

Maurice BLANCHOT (1907-2003)

L'Amitié (1971), Ed. Gallimard

page 98

VIII - *Lentes funérailles*

Je poserais une question évidemment naïve ; y a-t-il, pour des intellectuels, une bonne, une mauvaise manière d'accéder aux préliminaires du marxisme, une bonne et une mauvaise manière de s'en écarter? Je remarque que les raisons de ces deux mouvements sont souvent les mêmes. L'un (presque tous) s'en approche pour des raisons morales qui l'obligent un jour, à s'éloigner. Le surréalisme y vient au nom de la poésie et s'en retire aussitôt par cette même exigence de la poésie - démarche peut-être la plus surprenante. Celle d'Henri Lefebvre est aussi irrégulière que remarquable : philosophe, mais nullement hégélien, proche de Nietzsche, de Pascal, de Schelling, en contestation tourmentée avec la religion, c'est le romantisme révolutionnaire de Marx qui l'attire par une aspiration où il reconnaît la sienne propre (la révolution totale, l'absolu qu'elle représente dans son projet de mettre fin à l'État, comme à la famille et à la philosophie, libérant l'individu en vue de ses possibilités sans limites); mais c'est aussi l'effort de Marx pour surmonter un tel romantisme, l'ordonner et le préserver qui, durant les trente années où Lefebvre représente - trop officiellement - la certitude marxiste en France, le maintient en accord avec cette pensée. C'est que les deux moments sont en lui : la spontanéité romantique et le besoin de voir clair; l'affirmation individuelle, mais la cohérence qui l'organise en la mettant en rapport avec le tout social et même avec le cosmos

page 99

Entré romantique, Lefebvre sort romantique. Nous remarquons que la discipline pratique, le contrôle de l'appareil ne viennent pas à bout de l'inspiration initiale. Les interrogations premières ne perdent pas leur élan; leur force est moins maîtrisée que dramatisée, rendue plus intense par la « terreur », je veux dire l'exigence absolue avec laquelle est nécessairement en rapport tout homme vivant et réfléchissant, travaillant à l'ombre de ce qu'on appelle « marxisme », exigence qui se manifeste aussi par une contrainte extérieure. Il se peut que la part irrationnelle, dans le cas d'une appartenance romantique au Parti, et quand il s'agit d'un homme qui a souci de cohérence et se surveille lucidement, le rende d'autant plus fidèle à un dogmatisme insupportable qu'il se méfie de sa propre effervescence. Mais le livre que l'on commente ici, montre que sa constance eut des raisons plus fermes qui ne furent pas seulement sentimentales [1].

*

Philosophe, ayant adhéré, en adhérant au Parti, à une décision qui signifiait le dépassement de la philosophie et son achèvement dans le devenir du monde, il aperçoit, d'ailleurs lentement, que le marxisme officiel compromet sa décision d'une double manière : d'un côté, la doctrine (le matérialisme dialectique) continue à s'affirmer comme une philosophie et s'impose comme un dogmatisme, conception systématique, ayant réponse à tout et devenue institutionnelle tout en restant idéologique; mais d'un autre côté, parce que la philosophie ne fait plus qu'un avec la pratique de Parti ou d'État, laquelle se donne pour la mesure immédiate de la vérité, ce n'est pas au dépassement de la pensée que le philosophe est prié de consentir : plutôt à son abdication silencieuse, à sa reddition sans conditions, réellement à une mort sans phrases. Dans une certaine mesure, le philosophe, en Lefebvre, accepterait peut-être le suicide de

[1] Henri Lefebvre, *La Somme et le reste* (Ed. La Nef de Paris).

Page 100

la pensée entendu, ainsi que le voulait déjà Novalis, comme le dernier Acte et le plus élevé de la

liberté philosophique mais comment accepter cette forme de suicide consistant en une survie triviale, celle d'un système où se définit à nouveau dogmatiquement tout ce qu'il faut penser et tout ce qu'il faut savoir : Hegel retourné certes, mais retourné en platitude?

J'entends dire par des critiques allègres : alors pourquoi est-il demeuré? Pourquoi a-t-il attendu d'être exclu? Que vaut cette revendication de liberté par un homme qui n'a pas su se rendre libre en accord avec sa pensée secrète? Nous ne sommes pas dans l'intimité des esprits. Je me représente les sens de cette histoire (qui nous concerne tous) telle qu'elle a pu, telle qu'elle a dû l'atteindre à ses moments de plus grande vérité. Dans la mesure où, apparaissant à cause de son talent et de sa pensée plus vivante comme le « représentant » de la pensée marxiste - situation déjà malheureuse : comment « représenter » ? -, il lui est possible d'en maintenir l'interprétation qu'il croit la plus ouverte sur l'avenir, mettant en valeur les difficultés, précisant les questions et montrant que la vérité n'est pas encore réglée (cela est clair dans plusieurs de ses livres), il peut à bon droit juger que, par le fait qu'il exprime cette pensée en restant sous la discipline du marxisme officiel il en rend celui-ci responsable et ainsi l'enrichit de cette responsabilité. Calcul qu'on jugera simple. Dès l'instant que le Parti est le philosophe, c'est la direction du Parti qui détient la certitude philosophique; la hiérarchie politique se double d'une hiérarchie philosophique, d'autant plus qu'il ne reste à accomplir qu'une sorte de tâche de gestion de la vérité : celle-ci étant acquise en gros, il n'y a plus lieu que de l'administrer convenablement. C'est juste. Toutefois, dans une autre perspective chacun est aussi tout le parti, des possibilités demeure, le devenir n'est pas arrêté, une lutte obscure, en rapport avec les événements, se poursuit autour des concepts par le biais des hommes - lutte étrange, souvent affreuse. L'ancien philosophe sent qu'il appartient à cette lutte, puisque le sens de

page 101

sa décision première, celle qui l'a amené à l'action dans l'espoir d'un dépassement, s'y trouve mis en cause. Il lui faut donc demeurer pour veiller sur le sens de cette décision. Que va-t-elle devenir? Par quelles singulières métamorphoses risque-t-elle de s'altérer? Il assiste à de surprenantes péripéties, il subit des épreuves qu'on pressent. Le pis, c'est quand il doit infléchir sa pensée pour l'ajuster à des dogmes qu'il n'accepte pas. Le théoricien libéral (et chacun de nous en soi-même) jugera cet infléchissement scandaleux. Mais nous oublions quelle affirmation s'est jouée pour le philosophe, lorsqu'il a accompli le saut par son appartenance au « communisme [1] » : celle de la fin même de la philosophie. La philosophie prend fin; mais sous quelle forme? Sous la forme glorieuse de son accomplissement comme monde? sous la forme plus mélancolique de sa liquidation pure et simple? comme dépassement? comme renoncement? Question ambiguë, toujours à double sens, apparemment réservée au spécialiste et que celui-ci, peut-être par pudeur, rend volontiers plus comique que tragique, plus frivole en son sérieux que grave, comme si, en s'interrogeant sur la fin de la philosophie, continuant encore à philosopher sur cette fin et sans fin, il ne cherchait jusqu'à sa dernière heure qu'à sauver son gagne-pain philosophique.

*

Que le livre d'Henri Lefebvre ait pour centre cette question, voilà qui suffirait à en faire un livre central. Car, malgré l'apparence, elle ne vise pas seulement d'une manière pressante le penseur professionnel, mais chacun de nous, dans notre attente quotidienne. Tel est l'un des traits du mouvement marxiste, on le sait bien. Par lui, avec une évidence à laquelle nous n'échappons pas, le destin de la philosophie est devenu notre destin : non pas seulement, certes, lorsque nous entendons le chef

[

page 102

d'un État admonester un autre État au nom de la doctrine marxiste-léniniste dont celui-ci se serait écarté, non seulement parce que la philosophie a pris le pouvoir et l'exerce sous son nom même, mais parce qu'elle a transformé l'essence du pouvoir devenu le tout de la vie et s'accomplissant comme tout. Même si la reine Christine avait, par fantaisie, déclaré la guerre au nom de Descartes, la guerre n'eût pas été cartésienne, elle se serait développée selon les moyens propres du pouvoir

quine pouvaient que tomber hors de la sphère de l'essentiel selon Descartes. Il y a eu de terribles guerres théologiques; le glaive n'était pas tenu par l'ange, et Dieu ne combattait encore que pour les gros bataillons. Aujourd'hui, la décision n'est pas philosophique, parce qu'elle traduirait une philosophie; elle l'est au contraire, parce que la philosophie a cessé comme mode d'interrogation autonome et théorique, et parce que, à sa place dans *le lieu* qui lui était propre, revendiqué par l'avènement d'un pouvoir nouveau, s'affirme, ou voudrait s'affirmer, le dépassement de ce qui est privé et de ce qui est public, de la pensée et de l'action, de la société et de la nature, du discours et de la vie, de la raison satisfaite et sans puissance et du travail mécontent et sans pensée.

Chaque fois que s'accomplit une révolution véritable, il se produit un vide où brille un instant, avec l'éclat de l'absolu qui lui appartient et la terreur qui est dans cet éclat, comme la pure présence de la philosophie en personne. Admirable, redoutable apparition. La Révolution française est cette apparition même dont les plus lointains témoins subissent l'attrait jusqu'au vertige, la répulsion jusqu'à l'horreur. C'est que le soleil philosophique ne se laisse pas regarder en face. A cet instant, chacun est philosophe; la philosophie est la raison froide et tranchante qui s'affirme en tous par la négation possible de chacun; son droit est catégorique; abstrait, il a la netteté de la décision militaire; il ne s'accomplit pas comme pouvoir d'État, mais comme force armée, incarnant finalement l'âme du monde dans le maître de la guerre.

La Révolution d'Octobre n'est plus seulement l'épiphanie

page 103

du logos philosophique, son apothéose ou son apocalypse. Elle est sa réalisation qui le détruit, le discours universel s'identifiant douloureusement au silence agissant de l'homme du travail et du besoin, l'homme en défaut qui lutte pour maîtriser la nature et pour réduire la pseudo-nature qu'est devenue au cours de cette lutte la société, par une altération qui recommence sans cesse, car elle est liée au développement de sa maîtrise. Je n'insiste pas sur cette affirmation: elle est notre lecture quotidienne. Mais j'insisterai sur le fait que précisément nous la lisons tous les jours et qu'elle appartient à notre monde quotidien. Devenue sommaire, pédante et vulgaire, je le veux bien, mais toujours traversant nos jours et nos nuits d'une exigence philosophique (fût-ce sous la forme d'un dépassement de la philosophie) et nous situant nous-mêmes, par une rude mise en cause, à l'intérieur de cette exigence à laquelle nous participons, aussi bien par notre refus que par notre consentement.

Cette promotion de la philosophie, devenue la toute-puissance de notre monde et le cours de notre destin, ne peut que coïncider avec sa disparition, annonçant au moins le commencement de sa mise en terre. A notre temps philosophique appartiendrait donc cette mort de la philosophie. Elle ne date pas de 1917, ni même de 1857, année où Marx, comme par un tour de force de forain, aurait opéré le retournement du système. Depuis un siècle et demi, sous son nom comme sous celui de Hegel, de Nietzsche, de Heidegger [1] c'est la philosophie elle-même qui affirme ou réalise sa propre fin, qu'elle l'entende comme l'accomplissement du savoir absolu, sa suppression théorique liée à sa réalisation pratique, le mouvement nihiliste où s'abîment les valeurs, enfin par l'achèvement de la métaphysique, signe précurseur d'une possibilité qui n'a pas encore de nom. Voilà le crépuscule qui accompagne désormais chaque penseur, étrange moment funèbre que l'esprit philosophique célèbre

• [1] Je laisse de côté le point de vue différent de Comte, des positivistes, de tous ceux qui humilient la philosophie devant la science. Le point de vue de Nietzsche comprend et dépasse ce point de vue : en même temps, il est radicalement *autre*.

page 104

dans une exaltation d'ailleurs souvent joyeuse, conduisant ses lentes funérailles au cours desquelles il compte bien, d'une manière ou d'une autre, obtenir sa résurrection. Et, bien entendu, une telle attente, crise et fête de la négativité, expérience poussée à son terme pour savoir ce qui résiste, ne touche pas seulement la philosophie. Toute la littérature, depuis le surréalisme, en a fait l'épreuve, épreuve de sa fin où elle prétend aussi se découvrir, parfois se ressaisir. D'un tel ébranlement, Henri Lefebvre qui a passé par toutes les façons de ce temps critique, est un témoin non récusable [1]. Il vit, intensément, en homme vraiment philosophique qui ne peut plus être seulement un philosophe,

cette entreprise du dépassement et de la fin, apprenant, sous la sévère figure du militant, à rédiger son constat de décès et à se faire son propre exécuteur testamentaire.

*

Je voudrais ici me demander si la vitalité et, je dirai, l'allégresse philosophique qui lui ont permis de sortir apparemment intact de la descente aux enfers, ne l'ont pas aidé à esquiver ce qu'il y avait d'extrême dans sa résolution. Cette décision- j'y reviens, car elle détient le sens de tout le mouvement - est celle d'en finir avec le mode de penser philosophique en adhérant à la rigueur communiste. Une telle rupture abrupte ne doit pas le conduire à continuer de philosopher tout en portant la philosophie en terre, pas davantage à esquisser une philosophie qui n'en serait pas une, philosophie, alors, d'espèce non philosophique, comme celle dont tant de « philosophies de l'existence » nous ont appris à nous méfier. Quelque chose de plus radical est nécessairement exigé par cette décision ou par ce saut périlleux de la pensée en vue de son dépassement : quoi? C'est ce qui est en jeu dans cette exigence et dans cette fin. Lefebvre, communiste, reste philosophe, il est philosophe,

[1]. Juge-t-il cependant à son importance l'apparition du surréalisme qui est à la charnière des temps? Les souvenirs accidentels, ici, ont porté ombre.

page 105

il est communiste, non pas certes dans une franche séparation qui lui rendrait la vie facile, plutôt dans une division qu'il essaie de rendre dialectique, mais qui ne peut pas l'être, qui n'est qu'un vif déchirement, une perpétuelle confrontation.

Communiste parce que philosophe, communiste qui pourtant ne peut pas être un philosophe communiste, puisque, dans la "pratique" du communisme, la philosophie devrait justement prendre fin, alors, que sera-t-il? Que peut-il faire? De la besogne philosophique à l'intérieur du marxisme? Des travaux de commentaire, d'histoire et d'érudition intéressant la pensée marxiste, la prolongeant, la gardant vivante et l'orientant vers le "dépassement" qu'il affirme? Mais n'est-ce pas déjà trop? Une tête de philosophe est une tête dure, voire incassable. Quand elle se heurte à la calme puissance du contrôle politique - pot de terre contre le pot de fer -, quand il est exigé d'elle sur tel concept central une capitulation sans conditions, Lefebvre peut bien y consentir et donner sa signature, la tête philosophique, elle, ne donne son consentement à rien, elle ne souscrit pas à l'arrêt de mort. Double jeu? C'est autre chose et, si c'en est un, c'est le marxisme officiel qui l'encourage par sa contradiction visible: si, d'un côté, l'organisation supprime la philosophie qui disparaît en faisant place à la « pratique », si elle supprime aussi le philosophe, lequel ne saurait être qu'un militant, mais si, d'autre part, elle exige de celui-ci qu'il continue de philosopher dans les cadres du système, afin, au nom de l'autorité philosophique maintenue, de justifier l'action et d'en couronner idéologiquement la valeur. La critique de Lefebvre est ici la plus intéressante. Je cite ce passage: « Le dia-mat [1] officiel nous offre ce spectacle affligeant et assez hallucinant : tuer la philosophie, en concrétiser le dépérissement, et ressusciter ce cadavre vivant pour l'utiliser "*perinde ac cadaver*" au service de la politique momentanée... Méphistophélès galope sur un cheval mort qu'il a tiré du charnier. » A quoi

[1] Abréviation en usage, dans les pays où Marx est sous le contrôle du pouvoir pour « matérialisme dialectique »

page 106

l'ancien philosophe se sentira, à la fin, le droit de répondre : puisqu'il en est ainsi, puisque vous ressuscitez, interpellez et l'utilisez le philosophe en moi, alors je reprends ma vie et ma liberté de philosophe; je ne puis pas être mort et vivant. Sursaut dont on ne saurait méconnaître au moins le pathétique.

Mais il faut continuer à s'interroger. Il serait évidemment trop facile d'entendre la fin de la philosophie comme une fin pure et simple. Ce qui finit continue. Ce qui s'achève, s'achève d'abord en s'imposant par une domination toute-puissante en même temps en dépérissant et en se dégradant, enfin - et toujours en même temps - en se donnant illusoirement, mais peut-être réellement, pour un

« savoir » déjà tout autre, ici la praxis comme le dépassement de la pensée et de l'action. En d'autres termes, le suicide philosophique qui appartient à l'entreprise du dépassement et qui en est (si on peut le dire) l'un des moments, ne consiste pas en un pur et simple refus de penser ou une brutale mise au pas disciplinaire, Lawrence s'abrutissant en soldat, Rimbaud devenu trafiquant; il suppose autre chose, et il se pourrait qu'à cette autre chose appartînt la pénible contradiction qu'a représentée le dogmatisme dit stalinien (qui fut et qui reste, même à faible dose, l'horreur même) : l'état de mort-vivant, le scandale d'une pensée critique et parvenue au point critique, brusquement fixée en système sanglant et fonctionnant comme savoir prétendument scientifique comme pratique d'État. Le dogmatisme - un dogmatisme qui naturellement, tout en usant de l'arrogance et de la puissance dogmatiques, prétend s'accomplir comme la destruction de tout dogmatisme -, voilà quelle serait, pour le philosophe, liquidateur de lui-même et de la philosophie, l'épreuve vraiment mortelle, la mise à mort qui s'achève dans l'insignifiance. On saute on risque plus que sa vie, on perd toute possibilité d'avenir spéculatif, on mène philosophiquement et humainement une vie de chien, et finalement, plus tard, bien plus tard, on s'aperçoit que, loin de s'élever par un beau mouvement de violence et de rupture destiné à vous briser, on n'a jamais cessé de prendre solidement appui sur la suffisance, l'horreur et la platitude

page
page 107

dogmatiques. Expérience dérisoire? Mais c'est peut-être précisément cela, le saut périlleux et le risque absolu exigés par le prétendu dépassement et comme son sens.

*

Comment en décider cependant? Nous parlons, et Lefebvre lui-même, ne cesse de parler, de dépassement: la philosophie prend fin, mais en se dépassant; et Heidegger : dépassement de la métaphysique; et Nietzsche : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Surmonter, dépasser: je lis ce commentaire attribué à Heidegger et venu en partie de Hegel: « faire sienne une chose en entrant plus profondément en elle et en la transposant à un niveau supérieur [1] », La vérité, c'est que nous ne voulons rien perdre. Nous voulons dépasser, aller au-delà, et tout de même demeurer. Nous voulons congédier et conserver, rejeter et ressaisir, refuser et tout obtenir en ce refus. Lefebvre, quittant le Parti, dit qu'il ne renonce à rien, n'abandonne rien.

Il dit à un autre moment : « Ce fut donc ainsi qu'un philosophe vit se rétrécir sans cesse ses ambitions philosophiques, réunissant dans sa "carrière" les thèmes de la peau de chagrin et des illusions perdues ... Il en vient à penser que le maximum d'espoir que puisse s'autoriser un homme de pensée, c'est d'agir sur le langage, de modifier quelques termes ... Il est possible que personne ne puisse se lancer dans la philosophie - la folie de la sagesse - sans placer en elle des espoirs démesurés. » Mais, remarquons-le, c'est précisément cet espoir et la démesure de cet espoir qui lui ont fait accepter, et décider pour son compte, par une initiative qui engageait son existence, la fin même de la philosophie. Il n'y a là nullé inconséquence. Il est clair que, lorsque la philosophie prétend à sa fin, c'est à une fin démesurée

[1]. Hegel aussi veut entrer plus profondément dans la chose, mais d'abord en > la supprimant, Heidegger efface ou élude ou dénude le moment de la négation. Le dépassement : mot clef de la métaphysique qu'on prétend "dépasser"

page 108

qu'elle prétend et pour réintroduire, par la démesure de la fin, l'exigence en elle d'une nouvelle mesure, au-delà de toute mesure. La *démesure* serait donc le dernier mot de la philosophie prête à se taire, mais persistant encore à nous dire : la démesure est la mesure de toute sagesse philosophique [1].

[1]. Il faut bien dire ici, fût-ce en une note brève, que, par ses écrits, Jacques Derrida pose d'une manière nouvelle - différente (la posant sans l'exposer) - la question de « la fin de la philosophie ».